

Conceptualité et sensibilité dans la carte sensible, *Concepts* au prisme de l'épistémologie de la géographie

Élise Olmedo et Jeanne-Marie Roux

« Et pour les multiples choses qui sont belles, hommes, chevaux, vêtements par exemple, ou pour n'importe quelles choses du même genre pouvant être dites égales, ou belles [...] ? Est-ce qu'elles restent les mêmes ? Ou bien [...] ne sont-elles pour ainsi dire jamais et en aucune façon les mêmes, et pas davantage vis-à-vis d'elles-mêmes que dans les rapports qui les relient les unes aux autres ? »

Platon, *Phédon*⁵¹

Introduction

On sait à quel point le sensible et le conceptuel ont été opposés dans l'histoire des sciences. On a longtemps suspecté que le conceptuel, quand il s'imprimait d'une quelconque sensibilité, se trouvait détourné des voies de la rationalité et que le sensible ne pouvait, en tant que tel, faire l'objet d'une conceptualisation. De nombreuses rhétoriques ont ainsi contribué à les opposer jusqu'à les rendre incompatibles, et à dessiner une frontière impénétrable entre ces deux pôles. Cet article présente un travail partagé sur la question de la tension entre conceptualité et sensibilité, mêlant la voix d'une philosophe et d'une géographe. En partant d'une expérience de recherche cartographique, la « carte sensible », issue d'un travail de recherche en géographie visant à représenter les espaces vécus des Marocaines d'un quartier de Marrakech (Sidi Youssef Ben Ali), il sera question ici de conceptualisation du sensible et de sensibilisation des concepts. Ce sont certaines des thèses centrales élaborées par Jocelyn Benoist dans *Concepts* que nous nous proposons par là même d'éprouver.

Interrogeant dans *Concepts* la relation du conceptuel et du non-conceptuel, Jocelyn Benoist y dénonce en effet une certaine manière, courante, de les opposer : à rebours de toute « rhétorique de l'inconceptualisable⁵² » ou de tout « motif ineffabiliste⁵³ », l'auteur met

⁵¹ [78d-e], trad. Monique Dixsaut, Paris, Flammarion, 1991.

⁵² Jocelyn Benoist, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Cerf, 2010, p. 31.

l'accent sur la capacité du conceptuel à saisir le non-conceptuel, à avoir prise sur le monde et déconstruit ainsi une certaine conception radicale – qui creuse un fossé entre eux – de la dualité du sensible et du conceptuel, dont il propose une entente renouvelée. Notre projet consiste à éprouver la fécondité théorique de cette conception nouvelle de la distinction entre conceptuel et non-conceptuel sur un objet à plus d'un titre, nous semble-t-il, intrigant théoriquement, et qui constitue, de fait, un nouvel objet de l'univers géographique, la « carte sensible ». Les cartographies du sensible ont en effet fait irruption depuis quelques années dans le monde des géographes. Ces cartes, qui sont la plupart du temps produites par des non-géographes, sont très éloignées des représentations cartographiques classiques et visent à représenter les spatialités affectives. En s'intéressant aux affects des femmes du quartier dans les espaces de la ville de Marrakech, la carte qui va nourrir cet article visait précisément à comprendre les liens affectifs qu'elles tissent avec les lieux qu'elles traversent quotidiennement.

Notre proposition ne consiste donc pas en un exposé synthétique sur *Concepts* ou sur l'œuvre de Jocelyn Benoist – cela a en partie déjà été fait ailleurs –, mais en une sorte de mise en application de certaines des thèses centrales de *Concepts* à un objet singulier et porteur de questions propres à toute démarche cartographique. C'est l'attirail théorique mis en œuvre dans *Concepts* pour penser la distinction du conceptuel et du non-conceptuel dont nous souhaitons ainsi éprouver la fécondité. Si l'analyse de la carte sensible semble valider les positions théoriques soutenues dans *Concepts*, quels aspects de l'ouvrage apparaissent, à cet usage, particulièrement éclairants ? Réciproquement, quelles analyses du texte semblent, dans cette perspective, mériter d'être précisées ou, peut-être plus justement, interprétées avec particulièrement de soin ? Comme nous le verrons, au-delà de la question de la conceptualisation possible du sensible, c'est celle de la matérialisation du conceptuel que nous allons être amenées à mettre en avant.

Le statut épistémologique de la carte sensible

Cartographier le sensible

La recherche géographique présentée ici a conduit à la réalisation d'une carte sensible en tissu (ou carte textile). Cette recherche est issue d'un travail de Master 1 en géographie, réalisé durant l'année 2009-2010 sous la direction des géographes Marianne Blidon et Béatrice

⁵³ *Ibid.*, p. 84.

Collignon, qui avait pour objectif d'étudier comment certains lieux font l'objet d'un attachement ou au contraire font figure de repoussoir pour les femmes de Sidi Youssef Ben Ali (plus couramment appelé « Sidi Yusuf »). Au cours de celle-ci, s'est posée la question de la pertinence de la représentation cartographique de ces espaces vécus, question plutôt coutumière pour un géographe. Ont ainsi surgi tout un ensemble de problèmes autour de la figuration de données sensibles et qualitatives, qui n'apparaissent habituellement pas dans les cartes. Cette cartographie du sensible se présente comme l'inverse des cartes habituelles qui se prétendent neutres, abstraites générales et sont comme « désensibilisées » au sens où elles sont coupées de la sensibilité particulière des auteurs qui les élaborent. En effet, il a été admis et entériné par les sciences positivistes du XIX^e siècle que la carte doit se référer à la réalité extérieure qu'est l'organisation matérielle de l'espace. Le champ de pertinence du mot « carte » a alors été considérablement réduit puisque ne pouvait être désigné par ce terme que certaines images spatiales euclidiennes et géométriques, ce qui évacuait tous les autres types de représentations et toutes les autres spatialités, dont celles du sensible. Au XX^e siècle, les innovations cartographiques contemporaines ont poursuivi dans ce sens, encouragées par le développement d'une géographie quantitative intéressée notamment par la représentation statistique des phénomènes culturels. Un verrouillage du terme de carte et de cartographie s'est opéré depuis lors, nous incitant à penser qu'une carte, pour être vraie, doit reporter proportionnellement les éléments matériels présents sur le terrain (bâtiments, routes, villes...). À l'opposé de ce mouvement « positiviste », la représentation des valeurs affectives dans ce travail a nécessité une émancipation complète de la spatialité topographique, matérielle et euclidienne. Cette cartographie représente en effet l'espace selon Naïma, cas exemplaire de l'échantillon des femmes enquêtées, et tente ainsi de montrer la configuration à la fois mentale, cognitive et affective d'un espace de vie. Cette représentation individuelle est nécessairement relative à l'histoire de vie de la personne dont il est question, à sa mémoire, à ses capacités cognitives pour déchiffrer l'espace urbain. Notamment, Naïma, en tant que femme analphabète, construit des repères qui lui sont particuliers.

Les données sensibles recueillies pendant l'enquête de terrain sont le fruit d'entretiens semi-directifs et d'observations participantes focalisés sur les espaces de vie, les lieux fréquentés et non-fréquentés, les lieux de bien-être et d'attachement affectif. Pour tenter de rationaliser et de synthétiser la représentation de ces espaces de vie féminins, de nombreux croquis analytiques, fidèles au départ à l'organisation spatiale matérielle existante, ont été réalisés. Au fur et à mesure, il est apparu de plus en plus clairement que la configuration matérielle

existante se superposait difficilement à une spatialité affective car, dans la représentation de la spatialité affective, les localisations euclidiennes des lieux sont comme « déformées ». Plutôt que de représenter la distance proportionnelle et métrique entre les espaces, choisir une échelle affective permettrait de représenter la distance ou la proximité affective que Naïma créait avec les lieux. C'est ainsi que certains lieux ont été comme expulsés de la carte, et que d'autres y prennent une place particulièrement importante. Par exemple, les rives de l'*Oued Issil* qui bordent le quartier à l'Est, considérées comme dangereuses, sont délaissées par les femmes et ne sont pas représentées. En revanche, la maison est le lieu où Naïma passe la majeure partie de son temps, ainsi sa représentation occupe une majeure partie du pôle domestique de la carte.

Dans *L'Empire des cartes*⁵⁴, Christian Jacob explicite bien le fait que la carte « met en ordre » un réel qui se présente de manière relativement désordonnée. Cette carte sensible en tissu est née d'une nécessité, celle de comprendre, de rationaliser et de reconstruire intellectuellement la spatialité affective des Marocaines de « Sidi Yusef ». Pour cette opération, la cartographie s'est imposée comme une herméneutique. Elle permettait de croiser et d'interpréter des données sensibles récoltées durant près de trois mois, et fut ici un vecteur de pensée, le support de l'opération de rationalisation des espaces vécus. Elle a permis de conceptualiser le rapport affectif des Marocaines au quartier de Sidi Yusef et à la ville de Marrakech. On aurait pu classiquement utiliser le langage verbal, réaliser un croquis de synthèse avec légende comme les géographes le font habituellement. Mais la plupart des enquêtées étant analphabètes, il s'agissait d'élaborer un langage plastique qu'elles puissent comprendre sans aucun bagage théorique. La couture est une activité structurante dans leur vie, elles l'apprennent par le biais d'une association. Le tissu fut choisi car il possède une signification pour elles. Pour bien comprendre cette carte, il faudra donc aussi saisir les valeurs culturelles des tissus qu'elle contient.

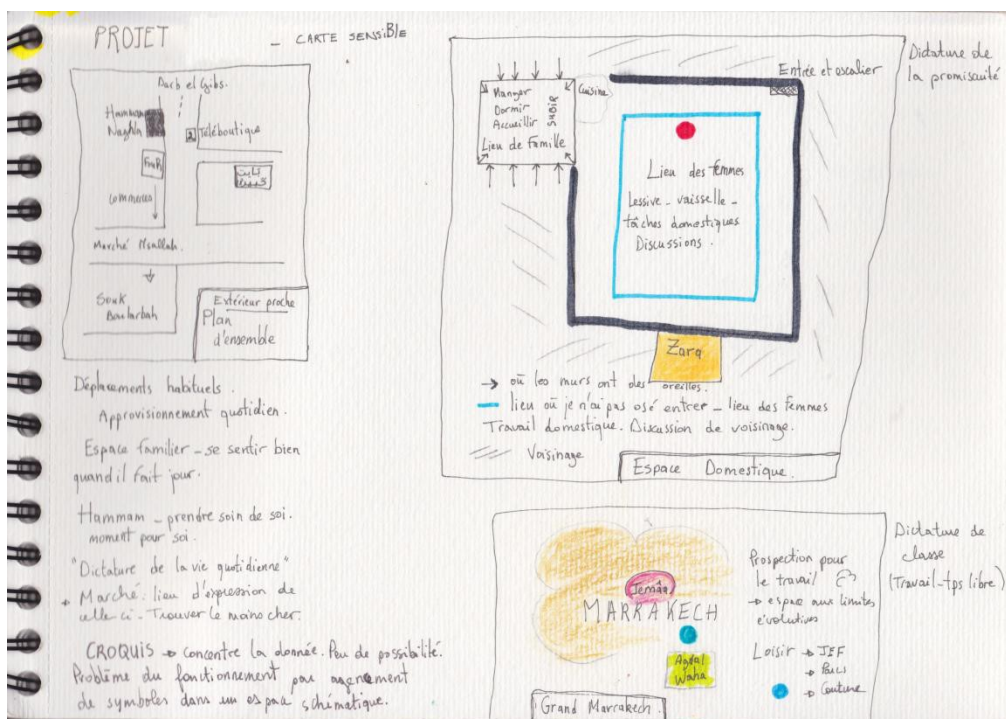
Cette carte se présente donc d'abord comme une recherche, une tentative de représenter des données sensibles. Si elle peut, de prime abord, paraître étrange et surprenante, elle déroute simplement son lecteur parce que celui-ci n'en possède pas encore le code. Tout le travail cartographique a été de trouver un langage pour traduire d'autres types de données en conservant leur nature qualitative et sensible afin de figurer synthétiquement les espaces vécus. Les clefs de son déchiffrement ne pourront se livrer qu'à condition d'explorer le

⁵⁴ Christian Jacob, *L'Empire des cartes*, Paris, Albin Michel, 1992.

processus et le contexte qui ont présidé à sa production.



Voir le film : [Représenter l'univers d'une femme marocaine à travers une carte sensible.](#)



Croquis préparatoire, mars 2010, É. Olmedo

Géographie du vécu de Naïma⁵⁵

Naïma est une femme du quartier du Sidi Youssef Ben Ali. Elle fait partie d'une frange très pauvre de la population. Son travail est informel comme celui de la majeure partie de la population active de son quartier, irrégulier et spatialement éclaté. Il faut bien dire que sa condition de femme lui donne un accès restreint aux espaces publics de la ville, qu'elle fréquente le jour essentiellement. Cette carte présente donc une géographie diurne.

La carte distingue deux grands espaces dans la géographie de Naïma : l'espace de travail et l'espace domestique représentés cartographiquement par deux grandes pièces de tissu

⁵⁵ La description de la carte sensible reprend et/ou complète certains éléments explicités dans les publications suivantes :

- Élise Olmedo, *Femmes de Marrakech. Pour une cartographie émotionnelle des récits des femmes de Sidi Youssef Ben Ali, Marrakech, Maroc*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, [À paraître].
- Élise Olmedo, « Cartographie sensible, émotion et imaginaire », site *Visions Cartographiques*, Blog du Monde Diplomatique, septembre 2011. URL : <http://blog.mondediplo.net/2011-09-19-Cartographie-sensible-emotions-et-imaginaire>

circulaires, reliées par un nœud de ruban symbolisant le point de passage entre l'espace de travail et l'espace domestique : la place Jemaâ-El Fna. L'espace de travail représente les quartiers riches du centre de la ville de Marrakech, comme la Médina ou le Guéliz, où elle se rend pour réaliser des services ménagers. Ce travail est irrégulier et s'effectue par intermittence, car les riches Marocains font appel à elle par relation d'interconnaissance, pour faire le ménage, servir ou faire la cuisine dans des mariages. Il n'y a donc pas de lieux de travail habituels repérables. La surface de cet espace est donc relativement indistincte, parsemée de manière indicative de boutons brodés répartis sporadiquement pour représenter les lieux de service ménager. Le tissu employé, habituellement utilisé pour des mariages, est orné de fleurs brodées avec des tons vifs. Par contraste, le tissu choisi pour le pôle domestique est utilisé pour coudre des *Djellabah*, vêtement quotidien des Marocaines. L'aspect est beaucoup plus souple et évoque une certaine simplicité. Les deux tissus n'ont pas la même plasticité. Ils tentent de désigner deux réalités géographiques différentes pour Naïma, deux espaces dont la traversée ne sollicite pas les mêmes capacités cognitives. L'espace géographique du pôle domestique fait partie du monde connu et familier pour elle. Elle connaît son quartier à force de l'avoir pratiqué seule ou accompagnée. Il nous faut préciser que « son quartier » est celui où se situe l'espace domestique et l'extérieur immédiat de ce lieu. Il ne se superpose pas à la délimitation institutionnelle de Sidi Youssef Ben Ali mais représente une partie du quartier, celle du vieux Sidi Yusef, prenant la forme typique d'un *derb*, reconnaissable par son plan anarchique et ses rues tortueuses héritées de l'habitat spontané. *A contrario*, Naïma travaille presque exclusivement à l'extérieur de Sidi Yusef. Du fait qu'elle mène une vie de labeur, elle possède peu de temps libre pour se familiariser avec les espaces urbains en dehors de ceux de son quartier. Elle doit nécessairement y demander son chemin et retenir ce que le passant lui donne comme indications orales pour se rendre sur des lieux de travail chaque fois différents. Ces espaces lui paraissent complexes et difficiles à appréhender du fait de son analphabétisme. Elle trouve des points de repères stables comme la ligne du bus n°6 ou la place Jemaâ-El Fna, qui fait figure de point de passage entre les deux pôles.

L'espace domestique est complexe et on doit s'efforcer de le comprendre du point de vue de l'appropriation, car la dichotomie usuelle privé/public n'a aucun sens dans notre cas d'étude. Naïma loue une chambre dans un ancien hôtel relativement délabré, où chaque pièce a été transformée en un foyer pour une famille. La promiscuité et le contrôle social sont le lot quotidien. Tout ce qui s'y passe est soumis au regard extérieur des voisins. Naïma, en tant que

mère de famille de quatre enfants, habite (vit, mange, dort et réalise les activités quotidiennes) avec sa famille dans cette pièce d'environ 9 m². Cette densité de l'espace habité nous fait dire que la sphère domestique n'est pas réductible à la sphère de l'intimité. L'espace domestique est composé d'espaces emboîtés aux statuts et fonctions diverses que l'on peut résumer par cette typologie :

- *L'espace domestique familial* (le foyer privé, une pièce carrée) qui empiète sur la partie collective de l'espace domestique. Quand une dispute éclate, les paroles, les bruits, se répandent partout dans la cour de l'immeuble depuis le foyer.

- *L'espace domestique collectif* empiète sur l'espace domestique personnel. La cour offre un accès à toutes les maisons. Quand on se place au milieu de cette cour, étant donné sa taille relativement réduite, on voit les intérieurs de chaque foyer. Le regard peut donc entrer dans la maison depuis la cour, ce qui peut constituer une intrusion dans la sphère intime.

L'espace domestique est un lieu familier, un repère affectif pour Naïma, ce qui ne signifie pas que cet espace soit entièrement connoté positivement pour elle. En effet, loin de ressembler à « la coquille » dont parle Gaston Bachelard dans *La Poétique de l'espace*, ou à une quelconque bulle protégée, il s'y déroule des moments qu'elle considère comme douloureux et qu'elle ne m'a livré qu'après de nombreuses semaines. En effet, la sphère intime est aussi la sphère conjugale. Dans la campagne environnante de Marrakech, à proximité d'Aït Ourir, Naïma a été mariée dès sa jeune adolescence à un mari violent duquel elle obtint de divorcer quelques années après. Après cet épisode de sa vie, elle migra à Marrakech dans la perspective d'un nouveau mariage, et son frère la fit épouser un nouveau mari, d'environ quinze ans son aîné, qu'elle caractérise comme un homme très absent et parfois violent. L'espace domestique familial est donc un espace de souffrances, représenté sur la carte par un carré de tissu suturé de parts en parts, et traversé de lignes de couture telles des cicatrices.



La carte textile. É. Olmedo, 2011.



Légende de la carte textile. É. Olmedo, 2011.

Enfin, Naïma effectue des allers-retours fréquents en dehors du foyer, dans l'extérieur immédiat, c'est-à-dire l'espace public autour du foyer. Dans cet espace, seuls trois lieux sont

habituels mais non quotidiens : le boucher, l'épicier, le hammam. Elle se rend quotidiennement au souk de la Msallah pour s'approvisionner en nourriture. Elle fait d'abord le tour du souk afin de trouver le meilleur rapport qualité-prix pour les produits qu'elle achète. Elle s'approvisionne en général chez les vendeurs ambulants qui fournissent des prix peu élevés. Cet espace se caractérise par une flexibilité. Contrairement à l'intérieur du souk où les vendeurs louent de petits stands, les emplacements des vendeurs ambulants ne sont pas fixes. Les prix et les produits évoluent en fonction des saisons et des arrivages. Ils sont représentés par de petits modules de tissu que l'on peut déplacer sur une bande scratch. Les déplacements de Naïma, symbolisés par le ruban jaune, ne suivent pas un itinéraire précis et rigide, ils sont intentionnellement flexibles par stratégie économique.

Le sensible, un objet scientifique ?

Cette carte est pleinement empreinte du contexte dans lequel elle a été produite et porte les marques de sa propre fabrication. Il ne faudrait surtout pas lire cette carte comme la représentation généralisée, immuable et figée des espaces vécus des femmes de Sidi Yusuf, d'une part parce que l'échantillon d'enquête reste trop réduit pour être généralisé, d'autre part parce que cette carte se donne comme une « tentative de représentation », la recherche d'un langage, beaucoup plus que comme un objet parachevé ne devant subir aucun amendement. Bien loin de chercher la neutralité, cet objet assume ses propres limites de généralisation. De ce point de vue, cette carte est avant tout un projet scientifique, qui dessine et pose les jalons en 2009 de ce qui sera l'objet d'une thèse commencée en 2011⁵⁶. Cette carte sensible est donc, semble-t-il, par nature « intrigante ». L'apprenti-chercheur qui l'a produite l'a conçue comme une tentative de réponse à un problème épistémologique crucial sur lequel elle met le doigt, invitant par là même le géographe comme le philosophe à interroger à nouveau des pans de la science ayant pu être négligés, et que l'on peut résumer ainsi : (1) Peut-on faire du sensible un objet de science ? (2) Comment peut-on traiter scientifiquement du sensible sans le vider de son contenu émotionnel ? Intégrer des données sensibles dans un parcours de recherche scientifique semble en effet, à certains égards, présenter le risque de désensibiliser ces données.

Pour ne pas rester du côté d'un discours intellectuel, formalisé par ailleurs dans le texte écrit du mémoire de Master, la tentative de réponse à cette question a pris la forme concrète et

⁵⁶ Élise Olmedo, Thèse de doctorat en cours sous la direction de Jean-Marc Besse, « Le geste, la trace. Cartographier le sensible », Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, UMR Géographie-Cités.

synthétique d'une carte. Plus particulièrement, cette réponse s'est élaborée dans le geste cartographique réalisé : par un geste circulaire, il trace les contours de l'espace vécu de Naïma, dessine une ligne incluant ou excluant certains lieux de la représentation de son espace vécu et circonscrit ainsi la spatialité affective de cette femme marocaine. À la question, « peut-on faire du sensible un objet de recherche en géographie ? », la carte textile se donne comme une réponse performative, car elle donne à voir un objet de science au sens concret et abstrait du terme. La carte fait exister l'objet de recherche qu'est la spatialité affective et le concrétise dans un objet en trois dimensions. En se présentant devant les géographes comme un objet concret, la carte sensible cerne ainsi un enjeu primordial, l'intérêt que le monde scientifique doit porter aux affects. À la seconde question, la carte textile constitue une réponse qui postule que la cartographie est un médium pouvant permettre le traitement scientifique des données sensibles sans les « désensibiliser » complètement à travers le processus de leur traitement, ménageant ainsi l'enjeu fondamental de la carte sensible.

Par le geste cartographique de coudre un espace vécu et de le donner à percevoir et à lire par le sens du toucher, la carte textile semble procéder d'une double intention, celle de concrétiser l'idée de faire des affects « un objet d'étude », sans perdre de vue le fait qu'ils sont tirés de l'expérience et du vécu. Ainsi, cette carte traduit avant tout la volonté de ne pas s'absoudre du sensible dans le processus scientifique. Au contraire, il s'agit de tendre un fil de l'abstrait au concret, afin que la recherche des significations affectives de l'espace ne soit pas déconnectée de la réalité de ceux qui la vivent, et que ceux-ci puissent à travers la carte sensible, non en « prendre connaissance », mais en « extraire le sens ».

Conceptualiser et exprimer la spatialité affective en géographie

Qu'est ce qu'une spatialité affective ? Il faut bien dire qu'aujourd'hui cette notion est peut-être tout aussi exotique pour le géographe que pour le philosophe. Il convient donc de l'éclairer et de l'expliquer. Il nous faut préciser ce que nous entendons d'abord par « spatialité ». La géographie n'étudie pas l'espace en soi, elle étudie des spatialités. Plus précisément, elle décrit et explique des écritures (graphies) plurielles de la Terre, c'est-à-dire les multiples manières dont les groupes humains conçoivent le monde à travers un langage, des pratiques, une production d'images (de cartographies entre autres) qui véhiculent des savoirs géographiques. La géographie tente de conceptualiser ces spatialités. Elle s'intéresse aux « manières de faire des mondes », pour reprendre l'expression du philosophe de l'art

Nelson Goodman. Pluralité des mondes géographiques, pluralité des écritures géographiques, la carte ne désigne pas l'espace en soi, mais une spatialité donnée, c'est-à-dire une manière d'appréhender l'espace. Elle l'appréhende, le schématise en sélectionnant des informations. La carte sensible, comme toute carte, est partielle : elle tente de décrire la spatialité affective comme une spatialité « possible ».

Dans *L'homme et la Terre* paru en 1952, le géographe Éric Dardel donne une acception possible de ce que pourrait être cette spatialité affective en décrivant une réalité géographique « existentielle », c'est-à-dire l'espace où se déploie la première activité humaine, celle d'habiter. L'espace géographique étudié par le géographe est un espace « pâteux » écrit-il, c'est l'espace du sensible où se déploient d'abord les perceptions. Pour en donner un exemple, la géographe Béatrice Collignon décrit comment le savoir géographique des Inuits est construit en relation avec leurs perceptions individuelles et personnelles :

« Chacun construit un savoir personnalisé issu de sa propre expérience. (...) La pratique, l'expérience personnelle, sont les seules véritables mesures des capacités d'un chasseur. (...) Les Inuits sont liés à leur territoire par une relation où l'émotionnel occupe une place de choix. Peu enclins à partager leurs émotions, à confier leurs sentiments, cette relation se devine plus qu'elle ne s'exprime. (...) La plus grande confiance que j'aie jamais reçue à ce sujet est plus que laconique, mais très significative. Alors que je discutais avec une dizaine de jeunes hommes (18 à 25 ans) de mon sujet de recherche (...), l'un d'eux lâcha comme une sentence : "ce qui concerne le territoire, c'est très personnel" ("When it comes to the land, it's very personal"). (Buddy Alikamek, Holman)⁵⁷. »

On voit bien à travers cet exemple comment, à travers un savoir géographique, la réalité géographique décrite se place du côté d'une relation personnelle.

Cette question semble de taille pour les géographes. Selon la formule de Lucien Febvre que rappelle Éric Dardel, le géographe est avant tout un « géographe de plein vent », et « la géographie, par sa position, ne peut manquer d'être tiraillée entre la connaissance et l'existence »⁵⁸. Si la géographie a délaissé cette question du sensible pendant plusieurs décennies, lui préférant l'étude des villes et des réseaux, la carte sensible nous remémore à certains égards qu'elle est une science « très » humaine, dont le premier dessein demeure l'approche de la relation entre l'homme et l'espace. Elle ramène aussi clairement à notre esprit que si les géographes sont sans cesse confrontés au monde par les expériences géographiques qu'ils réalisent continuellement sur le terrain, ils ont accordé une grande

⁵⁷ Béatrice Collignon, *Le savoir géographique des Inuinnait*. Thèse de doctorat sous la direction de Denise Pumain, Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, 1994.

⁵⁸ Éric Dardel, *L'homme et la terre*, Paris, CTHS, 1952, p. 109 et p. 133.

importance au développement d'outils pour la comprendre et la conceptualiser, telle la cartographie.

Mais comment représenter la relation avec l'homme et l'espace ? Pour ce faire, la carte sensible procède par des rapports de correspondance. Dans la carte, l'appréhension de la matière nous permet en effet d'évoquer le concept : en ce sens, pour reprendre l'expression de René Char, ce serait une « matière-émotion⁵⁹ ». Comme dans toute métaphore, il y a en effet un déplacement opéré d'une entité à une autre, mais le sens est préservé dans le mouvement. Par exemple, dans notre carte sensible, la métaphore des « loisirs qui se situent dans les interstices du travail⁶⁰ » s'incarne et se concrétise par des interstices en tissu dont la portée plastique et visuelle vise à concrétiser le concept. La matière incarnant le concept offre une surprenante concrétisation de l'idée et lui donne corps.

Conceptualiser la carte sensible, c'est construire un lien fort entre une matière et un concept. À ce sujet, la lecture de *Mille Plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari peut éclairer la carte textile. Le chapitre intitulé « Le lisse et le strié »⁶¹ offre une analyse très poussée de la texture de deux types de tissus : le feutre auquel correspond le concept du « lisse » et le tissu formé par une trame qui renvoie au concept du « strié ». Les auteurs travaillent de manière très approfondie la question de la plasticité de la matière et le potentiel de significations qu'on peut lui attribuer jusqu'à déterminer que le matériau serait le double analogique du concept. À ce sujet – mais nous reviendrons sur ces problèmes – l'ouvrage de Jocelyn Benoist, *Concepts*, réfute le lien puissant entre matériau et concept tel qu'il est déterminé par Gilles Deleuze et Félix Guattari : relativement à *Concepts*, leur conception est problématique en cela qu'ils attribuent à la matérialité une forme de naturalité conceptuelle, comme si sa conceptualité lui était consubstantielle. Au contraire, *Concepts* nous offre l'occasion de réfléchir sur le caractère contextuel de la conceptualité. En tout cas, et c'est le cœur de ce que nous voulons dire ici, pour comprendre le cadre théorique de la carte sensible, il faut conserver l'idée d'une forme de plasticité des concepts, qui sont le produit d'une opération intellectuelle, mais que l'on peut exprimer par des correspondances matérielles.

En définitive, cette cartographie du sensible semble nous interroger sur deux points importants, sur lesquels nous allons revenir dans la suite de l'article. La carte sensible nous

⁵⁹ René Char, *Moulin premier*, Paris, G.L.M., 1936.

⁶⁰ *Idem*.

⁶¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 592-625.

renvoie d'abord à la question de la conceptualisation du sensible à travers une écriture géographique de la spatialité affective. Mais, ce faisant, c'est le statut de la carte qu'elle nous amène à interroger. Car si la carte est traditionnellement pensée dans les termes de la géométrie euclidienne, quel peut être le statut d'une représentation d'une réalité géographique aux contours bien plus invisibles ? Par son originalité, la carte sensible nous plonge donc dans un questionnement relatif à ce qu'est une carte, cette originalité ne constituant évidemment *a priori* aucune restriction valable pour dire qu'elle ne peut en être une. La méfiance que cette carte sensible suscite nous semble en réalité surtout révéler un fait particulièrement signifiant, celui d'une défiance envers la conceptualisation de la spatialité affective qu'elle désigne.

La carte sensible, « agent provocateur » de la dualité du sensible et du conceptuel

La carte sensible contre la « rhétorique de l'inconceptualisable »

Pourquoi ce nouvel objet géographique, la « carte sensible » nous a-t-il paru apte à faire résonner les questions soulevées par Jocelyn Benoist dans *Concepts* ? Comme son nom le fait pressentir, il constitue un étrange « agent provocateur » de la dualité entre sensible et concept qui est l'une des cibles principales de l'ouvrage, dans la mesure où, pour être plus précis, Jocelyn Benoist y interroge une manière courante d'opposer le conceptuel au sensible, comme à ce qui ne peut pas être conceptualisé. La carte sensible se situe en réalité dans une position paradoxale par rapport à cette position théorique.

En effet, les géographes contemporains incluent fréquemment dans leurs écrits des développements traitant de la relation qu'ils nouent avec l'espace de leur terrain et plus particulièrement, avec les ambiances de cet espace. Cette relation n'est pas toujours évoquée explicitement – elle peut l'être – mais, dans une remarquable continuité avec la longue tradition de géographie « objectiviste » décrite dans la première partie de cet article, l'écriture et la description des lieux traversés manifestent souvent l'idée d'un sensible ineffable, purement idiosyncrasique et pour le dire clairement, inconceptualisable. En contraste avec cette rhétorique, la carte sensible participe, dans le contexte de la géographie culturelle, au développement du concept d'« espace vécu », qui fut initié dans les années 1970 par le

géographe Armand Frémont⁶². Cette perspective suppose, comme nous l'avons vu, qu'il est possible de conceptualiser, et plus précisément de penser grâce à des concepts géographiques tout un ensemble de phénomènes relatifs à l'espace en tant qu'il est « vécu », et donc en tant qu'il est sensible. Ce mouvement de conceptualisation du sensible contribue donc à faire reculer l'idée d'un « exotique absolu »⁶³ à la conceptualité géographique. De ce point de vue, la carte sensible semble bien contribuer concrètement à la critique du « motif ineffabiliste » dont Jocelyn Benoist montre la possibilité théorique dans *Concepts*.

L'ambiguïté d'une conceptualisation sensible du sensible : pourquoi la carte sensible est-elle dite « sensible » ?

Mais il nous semble que, par rapport à cette conquête du concept géographique sur « l'exotique absolu », la carte sensible constitue une avancée qui peut paraître paradoxale. D'une part, la conceptualisation dont elle représente le progrès s'exprime sur une carte dont la plasticité, remarquable, inhabituelle, ne peut être ignorée. D'autre part, l'adjectif même qui la qualifie, « sensible », pourrait indiquer une forme de retour à la dualité du concept et du sensible qu'elle semble subvertir par ailleurs. Ces deux points suscitent l'interrogation : la démarche dont procède la carte sensible, si elle fait fond sur une certaine « sensibilité », repose-t-elle sur une déception envers nos concepts ? Une autre possibilité – qui nous semble en réalité, comme nous le verrons, plus pertinente – serait évidemment que la sensibilité de la carte ne soit pas contradictoire avec sa conceptualité, mais qu'elle en soit, tout au contraire, le moyen. On doit en tout cas s'interroger sur cette caractérisation – « carte sensible » – et sur le statut exact, eu égard au conceptuel, de la plasticité qu'elle désigne ainsi. Si la carte est ici « sensible », est-ce parce qu'une carte « non-sensible » n'aurait pas suffi à transmettre ce que la carte sensible transmet ? Dans la mesure où toute carte est nécessairement sensible – on la touche, on la voit, on l'entend (se plier, se déplier, se froisser), on peut même, pour les plus cartophiles, la humer – on doit s'interroger sur ce qui est « sensible » dans la « carte sensible », sur ce qui justifie ce nom.

La question paraît alors double : elle concerne en effet la spécificité de la carte sensible dans l'univers cartographique (1), mais surtout, plus fondamentalement, elle interroge le statut de la carte, de n'importe quelle carte, dans l'univers conceptuel, et scientifique en particulier (2).

⁶² Armand Frémont, *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1976.

⁶³ Jocelyn Benoist, *Concepts*, op. cit, p. 19.

(1) Pourquoi faire une carte dont les signes paraissent si exotiques au commun des mortels et, probablement aux géographes eux-mêmes plutôt qu'une carte plus conventionnelle dans un alphabet cartographique usuel ? La nature sensible de la carte sensible est-elle l'indice de son originalité fondamentale par rapport à ce que l'on juge devoir être une carte géographique et de son caractère *sui generis* ? En d'autres termes, la « carte sensible » est-elle bien une carte géographique ? Ou alors, ce serait l'autre terme de l'alternative, ne fait-elle que mettre en évidence et interroger, par cette originalité et le pouvoir qu'elle a de susciter l'étonnement, ce qu'est par essence une carte, et la manière dont sensibilité et conceptuel sont en elle articulés ? C'est alors un deuxième type de question, plus générique, qui s'impose.

(2) Pourquoi faire une carte, passer par l'image, plutôt que par un discours exprimé dans ce que l'on appelle le langage ? C'est la question de l'utilité de la carte et, plus précisément, de son statut conceptuel qui est ici en jeu. Quelle est la teneur conceptuelle d'une carte ? De quel type sont les concepts en jeu dans une carte, et comment le sont-ils ? Est alors interrogée la dimension sensible de l'expression des concepts, cette dimension qui contribue peut-être, ou qui, pour le moins, met en évidence la « réalité » des concepts dont parle Jocelyn Benoist à la fin de son ouvrage⁶⁴.

Tels seront les deux axes problématiques qui guideront la suite de notre propos.

La carte sensible, un « concept réalisé »

Que se passe-t-il avec la carte sensible et plus précisément, avec ses signes ? Les différentes matières utilisées, les boutons, les fils sont des signes ; sur cela, il n'y a guère de doute. De ce point de vue, nous avons affaire à une carte traditionnelle, avec une légende de nature conventionnelle : à des concepts sont attachés des signes, qui doivent les représenter sur la carte, il y a fixation conventionnelle d'une correspondance entre concepts et signes, que l'on peut comprendre sur le modèle proposé par Wittgenstein dans les premiers paragraphes des *Recherches logiques*⁶⁵. Élise Olmedo est explicite à cet égard : pour réaliser une carte sensible, on procède en plusieurs étapes : (1) faire des expériences spatiales, ce que l'on appelle « faire du terrain » ; (2) généraliser ces expériences, les conceptualiser, notamment à l'aide de dessins, de schémas, de cartes, qui aident à fixer la pensée ; (3) faire correspondre enfin ces concepts à des signes plastiques, et réaliser une légende.

⁶⁴ Il consacre à cette question le sixième et dernier chapitre de l'ouvrage.

⁶⁵ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Elie et al., Paris, Gallimard, 2004, §1-2.

De ce point de vue, nous avons bien affaire avec la carte sensible à un objet empreint de concepts, qui procède, pour reprendre les termes de Jocelyn Benoist, de « *l'application* d'une grille d'évaluation à une situation⁶⁶. » À ce titre, on peut considérer que la carte sensible est, de même que le *Reliance Building* analysé dans le cinquième chapitre de l'ouvrage, un « produit », et donc un « un concept réalisé⁶⁷. » Finalement, la carte sensible serait davantage de l'ordre de l'hyper-conceptuel que du pur sensible. On pourrait à cet égard juger que sa dénomination est trompeuse, dans la mesure où elle semble entériner la dualité qu'elle tend à effacer.

Il y a cependant une difficulté qui s'oppose à ce jugement et justifie le nom de cet objet, au moins comme indication d'un problème : la carte sensible est empreinte de concepts, elle résulte d'une expérience sensible conceptualisée, mais il n'est pas du tout trivial, nous semble-t-il, pour celui qui la regarde, d'identifier le ou les concepts dont la carte serait « le concept réalisé », et cela ne peut que susciter en lui l'impression que cette carte ne se réduit pas aux concepts qu'on pourrait lui associer, qu'elle leur est donc irréductible. De ce point de vue là, c'est la « rhétorique de l'inconceptualisable » qui est alors alimentée. À moins que la nature conceptuelle d'un objet ou d'une expérience n'implique pas que celui-ci soit réductible au concept dont il est la réalisation ? C'est la nature précise de l'intrication du sensible et du conceptuel dans un « concept réalisé » que l'ambiguïté conceptuelle de la carte sensible exige de spécifier.

« *Concept réalisé* » ou « *expérience conceptualisée* » : une alternative déterminante

Pour comprendre au mieux ce que Jocelyn Benoist entend par l'expression « concept réalisé », il nous semble ainsi nécessaire de rappeler l'une des thèses fondamentales de *Concepts*, par rapport à laquelle l'expression « concept réalisé » semble légèrement en deçà et potentiellement trompeuse. Cette dernière semble en effet suggérer qu'il y a des choses dont la nature intrinsèque serait d'être, ou non, un « concept réalisé », que cela constituerait l'une de leurs qualités propres. Mais la vraie frontière, nous dit par ailleurs clairement Jocelyn Benoist, ne sépare pas le sensible et le conceptuel, qui seraient alors considérés comme deux « en soi » de types différents, mais l'expérience conceptualisée et l'expérience non conceptualisée. Entre les deux, précise l'auteur, il n'y a pas de « changement substantiel dans

⁶⁶ Jocelyn Benoist, *Concepts*, op cit, p. 58.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 157.

l'expérience⁶⁸ », aucun changement de « *qualité* » mais un changement de « *statut* ». À cet égard, le *Reliance Building* serait donc un « concept réalisé » de gratte-ciel non pas en lui-même, indépendamment de toute expérience que l'on puisse en faire mais, précisément, comme « produit », et donc dans le cadre d'une expérience conceptualisée que l'on en ferait – celle de l'architecte qui l'a conçu ou, beaucoup plus généralement, de celui qui s'interroge sur le « produit » qu'il est.

L'intérêt de cette précision pour notre objet est que la nature conceptuelle d'une chose n'est pas due à l'association intrinsèque d'un ou de plusieurs concepts précis à cette chose mais au statut que prend cet objet dans une expérience donnée, et donc dans un certain contexte, relatif, précise encore Jocelyn Benoist, à un certain « point de vue⁶⁹. » Or, dans le premier cas, si l'objet nous semble intrinsèquement énigmatique et irréductible par nature à tel ou tel concept qu'on pourrait lui associer, sa qualité conceptuelle est mise en cause, mais dans le second cas cela n'exclut nullement qu'il puisse être par ailleurs l'objet d'une expérience conceptuelle. Penser la conceptualité d'un objet en termes de *statut* et non de *qualité* permet donc de penser de manière beaucoup moins exclusive la relation du sensible et du conceptuel.

Cette distinction de *Concepts* apparaît ainsi tout à fait fondamentale, même si certains des énoncés de l'ouvrage ne nous semblent pas tout à fait à sa hauteur, au sens où ils ne la contredisent évidemment pas, mais sont de nature à susciter, si l'on n'y prend garde⁷⁰, de fausses interprétations, infidèles à cette précision salutaire. Nous pensons par exemple à l'analyse des sorbets de la via dei Gracchi menée dans le troisième chapitre de l'ouvrage. Y est en effet énoncé clairement que le fait de goûter ces sorbets constituerait nécessairement une expérience conceptualisée⁷¹, ce qui pourrait laisser supposer que cette nécessité procède d'une qualité intrinsèque de ces sorbets, cette interprétation étant confortée, pensons-nous, par leur identification à des « concepts vivants⁷² », qui semble suggérer qu'il s'agit là de leur nature, de leur essence propre. Pourtant, selon l'argument que nous venons de rappeler, le caractère conceptuel de cette expérience de dégustation ne peut nullement ressortir d'une *qualité* de ces sorbets, mais uniquement de leur *statut* dans telle ou telle expérience que l'on

⁶⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 63. La citation entière ne laisse place à aucune équivoque : « La qualification comme "conceptuelle" d'une expérience est encore une fois une question de point de vue, et donc comme tout ce qui met en jeu un point de vue, elle a des conditions assez strictes. »

⁷⁰ On pourrait bien sûr nous rétorquer : « eh bien, prends garde ! »

⁷¹ L'auteur décrit par exemple ces expériences « offertes par une *gelateria* italienne supérieure » comme étant « déjà paradigmatiques », voir *ibid.*, p. 91.

⁷² Voir *ibid.*, p. 90 : « Les sorbets de la *gelateria* de la via dei Gracchi [...] constituent en quelque sorte des concepts vivants ou concrets. »

en fait. L’auteur nous propose d’ailleurs des analyses qui, en mettant en exergue la spécificité de l’expérience qui consiste à entrer chez un glacier, vont clairement en ce sens. Lorsqu’il écrit par exemple que « [f]ait partie du charme du sorbet, en effet, qu’il soit sorbet *de* tel ou tel fruit, pour ainsi dire représentant le fruit⁷³ », il nous montre bien qu’il n’est pas indifférent à l’expérience que nous faisons lorsque nous dégustons une glace ou un sorbet – en particulier lorsque nous l’avons acheté chez un excellent glacier romain – que nous l’ayons choisi parmi une dizaine (ou plus) de parfums de couleur plus ou moins caractéristique, alignés dans des bacs et désignés par des étiquettes, qui indiquent un lien essentiel entre cette glace, ce sorbet et un fruit (la pêche, le citron, la poire), un type de chocolat (blanc, noir, aux noisettes), une herbe aromatique (le basilic, la menthe)... Du reste, si la nature conceptuelle de cette expérience est particulièrement manifeste lorsqu’il s’agit d’une expérience de dégustation précédée d’un choix chez le glacier, le simple fait de goûter un sorbet dont on sait qu’il a été fabriqué à partir d’un fruit, ou en lien avec lui, peut être une expérience conceptualisée (l’argument que nous venons d’évoquer englobe à ce titre bien plus de cas que celui de la dégustation de sorbets venant d’un glacier particulier). Finalement, il semble bien que la *nécessité* qui préside au caractère conceptuel de *toute* expérience gustative des sorbets de la via dei Gracchi ne procède pas d’une *qualité* intrinsèque de ces sorbets, mais de la *forme* même de l’expérience qui consiste à entrer chez un glacier pour choisir non pas n’importe quel sorbet mais tel ou tel sorbet qui a tel ou tel goût, indiqué par telle ou telle étiquette, forme qui serait telle qu’on ne pourrait goûter un sorbet de la via dei Gracchi sans se demander si son goût correspond bien à notre idée du citron, de la pêche... sans donc appliquer une « grille d’évaluation » à la situation. S’il y a une conceptualité nécessaire ici, elle ne s’applique pas au sorbet lui-même, mais au contexte dans lequel on le déguste – et c’est à ce titre seulement que la qualification du sorbet comme étant lui-même un « concept vivant » nous semble pouvoir être trompeuse.

Le statut équivoque de la carte sensible au sein de notre expérience

Pour en revenir à l’objet qui nous occupe dans cet article, la détermination de la nature conceptuelle ou non de la carte sensible dépend donc de son statut au sein de notre expérience. Or, précisément, et tel serait la véritable équivoque qui justifie son nom, ce statut est extrêmement ambigu.

⁷³ *Ibid.*

Ce qui frappe et qui interroge, en effet, lorsqu'on observe cette carte sensible est que les signes qui y sont employés sont conventionnellement associés à des concepts grâce à une légende qui doit permettre de « lire la carte ». À ce titre, il semble que l'expérience d'une carte sensible soit nécessairement une expérience conceptualisée, où le contexte – la lecture d'une carte – nous invite à nous demander ce à quoi nous avons à faire, à donner un sens à ce que nous voyons, à chercher à appliquer des concepts à ce que nous touchons. La lecture d'une carte, voilà qui détermine conventionnellement un certain type de contexte où la pensée s'impose, où des questions conceptuelles se posent. Cela étant dit, cette détermination suppose évidemment un apprentissage : savoir lire une carte est loin d'être évident, encore moins en reconnaître une, mais cela s'apprend, d'abord au primaire puis tout au long de la scolarité, certains types de carte – comme la carte topographique – pouvant du reste demeurer étranger à certains élèves inscrits en première année de licence de géographie. Le mémoire de Master, le film et la légende qui accompagnent la carte sensible fonctionnent alors comme autant d'indices qui construisent le contexte dans lequel nous allons faire l'expérience de la carte : celui de la lecture d'une carte.

Pourtant, cette expérience de la carte sensible pose un problème flagrant : en dépit du fait que de nombreux signes indiquent que cette carte, précisément, en est bien une, les signes dont elle est constituée ne sont en rien conventionnels. Ce sont bien au contraire des signes cartographiques extra-ordinaires et intrigants pour la plupart de ceux qui sont habitués, professionnellement ou non, à lire des cartes, mais aussi, dans un autre registre, pour ceux qui n'ont guère de familiarité avec le monde de la couture. Ils sont d'ailleurs d'autant plus intrigants que les signes en question sont des tissus et des matières marocaines – l'étrangeté se redouble –, participant de tout un univers culturel et symbolique inconnu ou mal connu de la plupart de ceux qui ont l'occasion de regarder cette carte.

Le tissu recouvrant la partie gauche de la carte, par exemple, est un tissu de luxe, qui signifie l'opulence mais cela n'apparaît pas nécessairement à l'observateur occidental ignorant, à qui il évoquera peut-être un tissu en polyester utilisé pour coudre les déguisements ou les tenues exotiques à bas coût. De ce point de vue, la carte sensible intrigue plus qu'elle n'indique ou, pour être plus précis, elle intrigue en cela que celui qui la regarde et la touche se demande ce qu'elle indique. L'amateur de cartes IGN aura en tout état de cause du mal à y retrouver ses petits. Peut-être fait-il alors une expérience comparable à l'expérience, imaginée par Charles Travis, et reprise par Jocelyn Benoist, de quelqu'un qui verrait pour la première fois un

« cochon qui vole⁷⁴ » ? L'expérience de la carte sensible serait ainsi nécessairement conceptuelle en un premier niveau, en cela qu'elle inviterait celui qui l'observe à déterminer sa nature. Il ne faudrait pourtant pas négliger la possibilité que celui qui l'observe en fasse une pure expérience plastique, sensorielle et in-interrogée, sans essayer de la penser. Cette possibilité nous semble cependant improbable, tant l'objet est intrigant et, par bien des aspects, non familier⁷⁵.

L'impensé de la pensée : la leçon générale de la carte sensible

Mais nous abordons alors un second niveau de difficultés : quand bien même nous identifions la carte sensible comme étant bien une carte, l'expérience qu'elle nous invite à faire n'est pas évidente à déterminer, son statut reste problématique. Car le fait de lire une carte sensible peut-il être une expérience complètement conceptualisée ? Il semble clair que non. La carte sensible nous invite clairement à prendre position conceptuellement, à prendre des risques pour interpréter ce que nous y voyons et en tirer des conclusions sur la réalité (en l'occurrence, sur la réalité de l'expérience vécue de Naïma) ; nous disposons pour cela de la légende, à laquelle nous pouvons nous référer pour commencer à comprendre ce qu'elle indique, pour apprendre à « lire la carte ». Mais celui qui regarde cette carte sait bien qu'elle n'est pas réductible aux concepts indiqués dans la légende. Dans la mesure où nous n'avons pas devant les yeux une carte « classique » mais une carte « textile », l'originalité de ses matériaux « nous » met immédiatement dans une sorte de dénuement conceptuel par rapport à l'expérience sensible que nous faisons. La détermination du « nous », est évidemment particulièrement importante en ce sujet, éminemment relatif au fait qu'il n'y ait parmi « nous » aucun couturier, même amateur, aucun créateur de mode et aucun spécialiste du textile marocain ou maghrébin.

La carte sensible serait donc « sensible » et mériterait ce nom en cela qu'elle nous met dans un état tel que nous sommes bien en peine de déterminer ce que nous voyons et touchons, que nous éprouvons nécessairement devant elle un état de « manque de concept⁷⁶ », comme l'écrit Jocelyn Benoist, et ce malgré l'aide de la légende dont nous disposons. Cependant, et cela constituerait l'un des intérêts épistémologiques majeurs de cette carte, il semble que la carte sensible n'est pas *sui generis* sur ce point, mais qu'elle potentialise plutôt la richesse de toute

⁷⁴ L'analyse de cet exemple, issu de *Unshadowed Thought*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000, p. 140-141, est faite aux pages 181-184 de *Concepts*.

⁷⁵ Il faudrait ici traiter à part le cas de la conceptrice de la carte qui, dans certains contextes – mais certainement pas dans celui d'un colloque philosophique – doit pouvoir faire une expérience impensée de sa carte.

⁷⁶ Jocelyn Benoist, *Concepts*, op. cit, p. 35.

carte par rapport à tout discours et, en réalité, de tout discours par rapport à lui-même. L'ambiguïté du statut de la carte sensible, dont on ne peut ignorer qu'elle ne peut être l'objet d'une expérience totalement conceptualisée, serait ainsi le signe de l'ambiguïté de toute expérience conceptuelle ou, pour le dire plus spécifiquement, du fait qu'aucune expérience n'est jamais totalement conceptualisée (mais qu'est-ce que cela voudrait dire qu'elle le soit totalement ?)

Il semble utile, à ce sujet, de faire le lien entre les analyses de *Concepts* et un article que Jocelyn Benoist a consacré en 2001 à la question de la géographie⁷⁷. L'auteur propose alors une analyse comparée de l'image et de la proposition et précise la nature de la distinction entre carte et discours. La carte sensible accuserait cette différence, mais ne la déplacerait pas fondamentalement. « Dans la cartographie, tout est donné d'un seul coup », les traits constitutifs du réel semblent être dépliés tous ensemble, déployés devant nos yeux. La carte, en tant qu'elle est sensible, est donc l'objet d'une expérience qui ne se laisse jamais réduire aux concepts qui ont pu participer de sa fabrication, et cela nous semble donc vrai de la carte « classique » tout autant que de la carte « textile », mais aussi, en réalité, de toute expression linguistique des concepts. La légende elle-même, à ce titre, ne serait pas le concept exprimé « à l'état pur », tout simplement parce qu'il n'existe nulle expression « à l'état pur » d'un concept, et ce parce qu'un concept n'est jamais « pur », qu'il contient toujours une part d'impensé⁷⁸, que l'on peut, et doit, bien sûr analyser⁷⁹, mais que l'on ne peut jamais analyser *totalement*. La prudence est ici particulièrement de mise : l'irréductibilité du sensible, du réel au conceptuel (et en fait, comme on l'a vu, du conceptuel à lui-même) n'est la marque d'aucune ineffabilité, ni d'aucune *insuffisance* de principe du conceptuel comme tel, mais de la *différence* qui sépare l'ordre du conceptuel de l'ordre de l'expérience (dont il est souvent – mais pas toujours – tributaire).

Le cas de la carte est sur ce point manifestement complexe parce que le sensible y joue clairement un double rôle : il est le support d'une conceptualité bien déterminée, mais il manifeste aussi les limites de cette détermination ou, pour le dire autrement, la détermination conceptuelle y est manifestement réelle *et* manifestement limitée. L'un des intérêts

⁷⁷ Jocelyn Benoist, « En quoi la géographie peut-elle importer à la philosophie ? », in Jocelyn Benoist, Francesco Merlini (dir.), *Historicité et spatialité : recherches sur le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 2001, p. 221-247.

⁷⁸ Il faut reconnaître, lit-on dans le dernier chapitre, « en chaque pensée [un] noyau d'impensé » (p. 187).

⁷⁹ Le dernier chapitre de *Concepts* étant littéralement une invitation à l'analyse – à une analyse concrète, qui interroge la « suture » du concept avec la réalité –, cela constituerait bien sûr un grave contre-sens que de croire que l'impensé que Jocelyn Benoist débusque derrière toute pensée est un motif pour ne pas analyser cette dernière.

philosophiques majeurs de la carte serait donc, comme nous l'écrivions plus haut, qu'elle manifeste haut et fort cette dualité : l'ambiguïté de son statut n'est ainsi que le signe, particulièrement visible, de cette nécessaire part d'indétermination de toute détermination conceptuelle.

Le tissu de la carte textile, le corps du concept fait corps

Nous aimerions avancer pour conclure une dernière idée : la carte sensible ne fait-elle pas ainsi clairement signe vers l'épaisseur et, pour reprendre un terme de Jocelyn Benoist, « la réalité » du concept, qui constitue une prise sur le réel qui reste toujours en partie contingente, étrangère et obscure à elle-même ? N'en est-elle pas la marque flagrante ? Les tissus de la carte sensible seraient ainsi le signe, non seulement des concepts géographiques auxquels ils correspondent, mais du fait que ces concepts ont un « corps », qu'ils correspondent à une certaine vue, nécessairement située, sur le monde, à certains présupposés, qu'ils ont une densité sociologique, conceptuelle, expérientielle, vitale... qu'aucun concept n'épuise mais dont tous se nourrissent et se constituent. C'est la contingence et l'épaisseur de toute prise conceptuelle sur le monde, contingence et épaisseur que nos conceptualisations ordinaires – nos cartes ordinaires – ou plus encore bien sûr nos expériences ordinaires nous font parfois oublier, que la carte sensible nous fait ressentir avec intensité. L'objet plastique aurait ici l'intérêt de mettre sous une lumière presque brutale, clinique (malgré son apparence chatoyante), le fait que tout concept porte essentiellement, intrinsèquement une part d'impensé. Lorsque nous cherchons notre chemin sur une carte IGN, le bleu de la mer est-il davantage délivré de tout impensé que la matière de cette carte textile ? Cela ne semble pas être le cas mais, alors que nous avons tendance à l'oublier avec la carte IGN classique, la carte textile semble constituer en elle-même une interrogation de la détermination de la conceptualité dont elle est porteuse. Nous pourrions ainsi presque dire que le tissu est le concept fait chair, au sens où sa matérialisation elle-même, son expression matérielle ne serait que le reflet de sa matière réelle, de sa matérialité *en tant que concept*. Le tissu de la carte sensible serait le corps du concept fait corps, la matière du concept matérialisée. *Mapp*, la traduction anglaise du terme de carte, ne désigne-t-elle pas initialement un morceau de tissu ? La conceptualité, géographique ou non, semble bien devoir puiser à la source d'une certaine matérialité.